

LES RATÉS

DE **NATACHA DE PONTCHARRA**
MISE EN SCÈNE **FANNY MALTERRE**
AVEC JEAN-CHRISTOPHE ALLAIS, JEAN-YVES DUPARC
ET RAINER SIEVERT

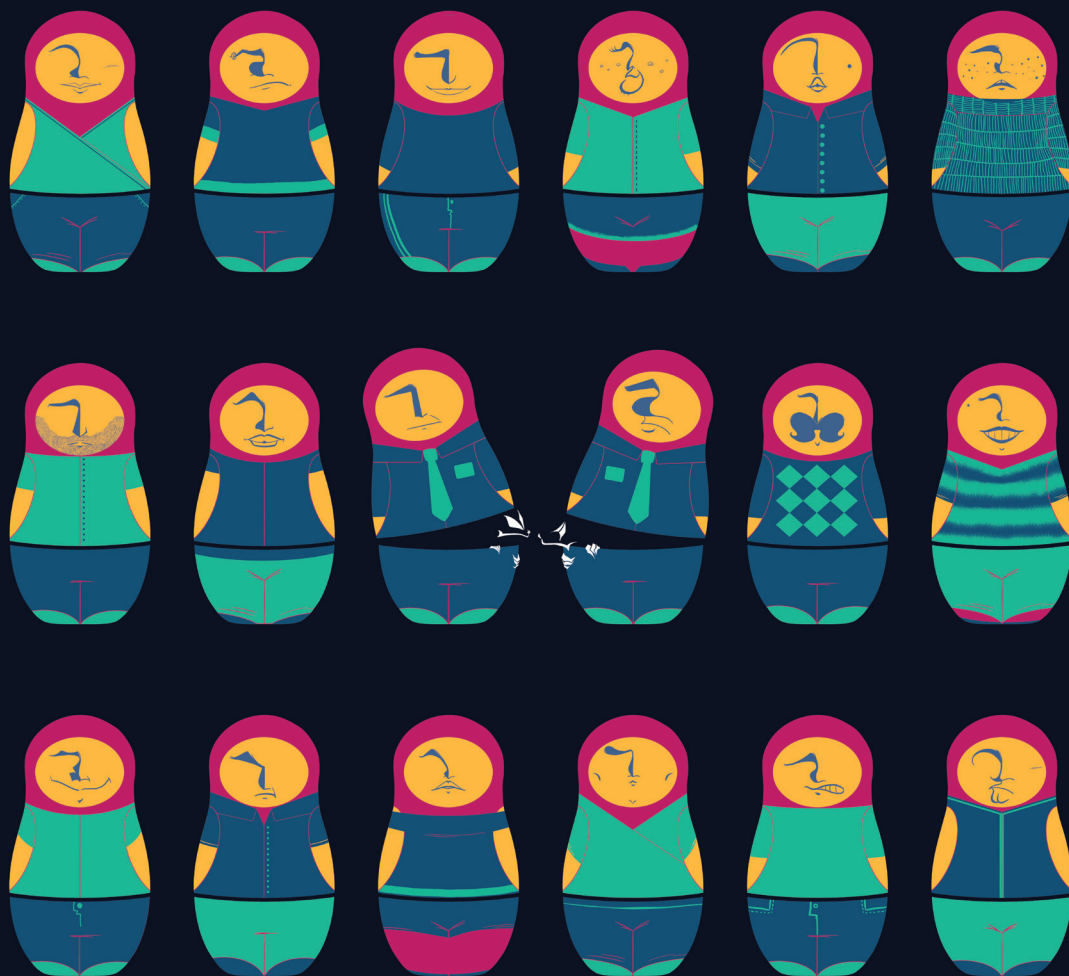


ILLUSTRATION : ALICE FINE

THÉÂTRE CONTEMPORAIN

LUCERNAIRE

REPRÉSENTATIONS DU 4 FÉVRIER AU 21 MARS 2015 À 18H30 DU MARDI AU SAMEDI
53 RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS 75006 PARIS. RÉSERVATIONS : 01 45 44 57 34 ET SUR WWW.LUCERNAIRE.FR

FABLE INSOLITE DE DEUX LAISSÉS-POUR-COMPTÉ

D O S S I E R P É D A G O G I Q U E

LES RATÉS

DE **NATACHA DE PONTCHARRA**
MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **FANNY MALTERRE**

AVEC

JEAN-CHRISTOPHE ALLAIS (JEF)
JEAN-YVES DUPARC (PAPA)
ET RAINER SIEVERT (JEFFY)

LUMIÈRE STÉPHANE BAQUET
SON MANUEL LANGEVIN
COSTUMES DELPHINE CAPOSSELA

PRODUCTION COMPAGNIE ROQUETTA
CO-PRODUCTION THÉÂTRE JACQUES PRÉVERT D'AULNAY-SOUS-BOIS
CO-RÉALISATION THÉÂTRE LUCERNAIRE LIEU PARTENAIRE DE LA SAISON ÉGALITÉ 2 INITIÉE PAR HF IDF
AVEC LE SOUTIEN DE L'ADAMI, D'ARISMORE ET DU CONSEIL GÉNÉRAL DE L'HÉRAULT

REMERCIEMENT À FLORENCE MONVAILLIER, PROFESSEURE MISSIONNÉE AU SERVICE ÉDUCATIF DU THÉÂTRE-SCÈNE
CONVENTIONNÉE D'AUXERRE, POUR LES ÉLÉMENTS DE CE DOSSIER PÉDAGOGIQUE

TARIFS GROUPES SCOLAIRES : 10€ (COLLÈGE ET LYCÉE)

1H / DU 4 FÉVRIER AU 21 MARS 2015 À 18H30 DU MARDI AU SAMEDI / **CONTACT RELATIONS PUBLIQUES** : LIVIA MATIGOT
LIVIA.COMMUNICATION@LUCERNAIRE.FR (01 42 22 66 87) / ORGANISATION DE REPRÉSENTATION SUPPLÉMENTAIRE SUR
LE TEMPS SCOLAIRE POSSIBLE SUR DEMANDE

UNE FABLE INSOLITE DE DEUX LAISSÉS-POUR-COMPTÉ

LE SPECTACLE

Jef et Jeffy sont des jumeaux nés avec une tête de rat pour leur malheur ! « Un accident génétique, quoi ! ». Dès leur naissance, ils sentent la honte des parents, la peur des amis : on cache leur visage sous des capuches. Ils jouent avec des camarades qui les dépouillent, ils travaillent dans un supermarché qui les disqualifie. Chahutés par l'arrogance de l'autre qui les rejette, Jef et Jeffy sont titulaires de leur statut de remplaçants... de rien : ils restent enfermés « dehors » ! Et pourtant on en rit ! On rit de cette tragédie toute contemporaine. Une coulée de mots ramène ces vilains petits canards sur les rives du burlesque. D'acrobatie verbale en instabilité syntaxique, Jef et Jeffy trouvent leur équilibre dans un jonglage de mots qui, par soubresauts, dégringolent en jubilation pour le spectateur.

À travers une fable moderne, tragique et burlesque - on pense parfois à Beckett, Natacha de Pontcharra montre combien il ne fait pas bon naître différent. Le verdict est sans appel.

Note d'intention de Natacha de Pontcharra, autrice

Il n'est pas toujours aisé, pour un auteur, de parler de ses textes, et peut-être moins encore des spectacles qui osent les jouer. Mais je dois vous avouer que le travail de la Compagnie Roquette m'a enchantée. J'apprécie tout particulièrement quand une équipe s'empare de mon écriture avec sa propre sensibilité, ne se pose pas en simple passeur de texte, mais s'engage à travers lui avec l'énergie de sa propre créativité, ses propositions vitalisantes.

La metteuse en scène, Fanny Malterre, a donné à ces *Ratés*, une profondeur, une tonalité, une voix qui m'ont profondément émue. Un travail dépouillé, une rigueur et une originalité, du jeu d'acteur. Trois comédiens qui transportent avec justesse, humour et densité, dans le monde gris de l'indifférence.

Note d'intention de Fanny Malterre, metteuse en scène

La pièce, toute en témoignage, partagé entre les deux fils et le père, déroule les fils d'une subtile toile d'araignée que l'indifférence du monde a tissée autour de Jef et Jeffy, impuissants à s'en délivrer.

La mise en scène s'est donc attachée à filer cette fatalité sociale sans en dévoiler les rouages. Un travail dépouillé s'est imposé avec trois comédiens au plus près du public, assis sur des tabourets, exécutant comme une partition musicale les arias de cette comédie du langage enracinée dans une violence sociale. Chacun a pour vocation de transporter l'imaginaire du public avec justesse et sobriété dans le monde gris de l'indifférence.

Le rôle primordial confié au silence préserve une tension permanente entre le burlesque et le tragique et imprime à la situation insoutenable de ces deux laissés-pour-compte une dimension universelle. *Les ratés* ne se paient pas de mots la réalité humaine. Natacha de Pontcharra dote Jef et Jeffy d'une puissance de marionnettes agitées par leur destin ; et leurs mots, comme le dit Fabrice Melquiot dans son *Avant-propos*, « n'hésitent pas à tirer sur le lecteur et le spectateur ; ils tirent à bout portant et l'explosion est silencieuse, et le silence fait mouche. »



PISTES DE TRAVAIL À ABORDER AVEC LES ÉLÈVES

Sommaire

- Entrer dans le spectacle par le titre
- Entrer dans le spectacle par la didascalie initiale
- Un extrait du texte à analyser
- Une écriture ludique
- Entrer dans le spectacle par le jeu
- Expérimenter le thème de la gémellité
- Le théâtre, lieu des conventions
- Un théâtre cruel
- Un théâtre immoral
- « C'est qui, lui ? » ou le refus de l'autre
- « Au théâtre, le diable c'est l'ennui », quand le silence parle

Le spectacle des *Ratés* va pouvoir contenter un large public, qui va du collège au lycée, sans qu'on soit obligé de le réserver aux plus grands. Le texte est si riche et en même temps si jubilatoire, qu'il peut servir de base de réflexion, de lecture, d'écriture à tous niveaux....

Entrer dans le spectacle par le titre

Qu'est-ce qu'un «raté»?

Une personne. Dans ce cas, le terme est particulièrement méprisant et le jugement, sans appel.

Comme une infirmité, être un raté signifie qu'on ne peut guérir de cette tare, que la vie est déjà finie, son destin enfermé dans cette définition. Un raté, c'est un minable, tout le contraire d'un héros, à peine un homme ; c'est celui qui déçoit, qui a manqué sa réussite, sa carrière.

Une déficience. Un incident, un hoquet, un bruit révélateur du mauvais fonctionnement d'une mécanique.

Rater, c'est échouer, manquer son coup, perdre la face. On rate son train, une mayonnaise, un concours, son effet. C'est la déception, l'humiliation de manquer ce qu'on croyait obtenir ou atteindre.

Les Ratés est un titre particulièrement efficace : bref, percutant, avec une rime intérieure, des connotations, une anagramme possible avec tarés, et bien entendu, le jeu de mots sur «rat».

Qu'est-ce qu'un «rat»?

Un rat de laboratoire, de bibliothèque : c'est l'enfermement, l'aliénation, la victimisation, la peur du dehors, l'impossibilité de vivre vraiment.

Être rat, c'est manquer de générosité, se montrer petit, mesquin - injure suprême.

Les rats véhiculent toutes sortes de peurs, de dégoûts ; associés aux ordures, aux maladies, au pullulement, à l'invasion.

Enfin, ce titre explique tout le drame des petits héros que nous voyons sur scène : ils ne sont pas des rats, mais pas des enfants non plus, et le texte revivifie une image très puissante du langage ordinaire «être faits comme des rats». Emprisonnés dans un physique qui ne ressemble à rien, piégés par un destin qu'ils subissent, ils ressemblent à des rats, sont faits comme, mais n'en sont pas vraiment et ne trouvent leur place nulle part. Trop petits pour être de vrais hommes, mais immenses pour des rats, ils ont conscience de leur monstruosité. Ils sont «ratés» parce qu'ils sont des êtres hybrides, mi-hommes, mi-animaux, obligés de cacher leur difformité sous un masque.

Entrer dans le spectacle par la didascalie initiale

Personnages

Jef
Jeffy
Papa

Proposer aux élèves d'imaginer toutes les possibilités qu'offre cette liste minimaliste de noms de personnages : ce ne sont pas de vrais prénoms, plutôt des surnoms, un peu fantaisistes, un peu exotiques, (faut-il prononcer à l'américain, «djef», comme John ? ou Jef, comme Jean-François ?). La déclinaison de Jef en Jeffy montre la gémellité des personnages, mais aussi leur interchangeabilité. Fondus dans une même identité, ils n'existent pas vraiment à part entière, et le lecteur est mis au défi de distinguer leur caractère - ce qui sera plus facile pour celui qui voit la pièce.

Le troisième personnage n'est guère autonome lui-même non plus. Défini seulement par son rôle paternel auquel on a retiré

l'aspect officiel que revêtirait « le père », au profit d'une appellation intimiste, « papa », il n'existe pas socialement. D'ailleurs, cet indice est confirmé dans la suite de la pièce. Nous sommes chez les petites gens, et la disparition de la « Simca » qui oblige à aller voir la grand-mère en train est le signe d'une déchéance progressive.

Ce trio est un trio d'enfermement : le dispositif scénique, trois tabourets alignés face au public, dit assez cette impossibilité d'échapper à sa condition. Et le quatrième personnage, la mère, fait bien défaut dans cet univers piètrement masculin.

Un non-lieu

De même que les personnages n'ont pas vraiment de nom, ils habitent quelque part, mais sans que l'on sache où.

Faire observer aux élèves l'absence de caractère distinctif des noms comme « Nogent » ou « La Rochette » : une quinzaine de Nogent en France, une quinzaine de La Rochette aussi !

Un extrait du texte à analyser

Jef et Jeffy n'ont plus leur capuche. Ils sont sur un banc avec Papa. Ils semblent tous trois s'adresser à une caméra, le père a du mal à expliquer, les fils parfois terminent ses phrases, le poussent à continuer. Parfois la conversation se joue entre eux et brusquement revient sur l'extérieur.

JEF : On était faits.

JEFFY : Faits l'un comme l'autre.

JEF : Faits comme des rats.

JEFFY : Tous les deux des têtes de rats.

PAPA : Un accident génétique quoi. On y est pas pour quelque chose. Ça remonte à loin, du côté de Nogent une invasion spontanée de cas de rats dans la lignée des Bordurier époux Duchaussoix.

JEFFY : On a eu les papiers qui en parlent.

PAPA : C'est arrivé par un arrière-arrière-arrière aïeul qui avait une tête, une sacré tête de rat.

JEFFY : Et c'est ressorti chez nous.

PAPA : Et c'est ressorti chez nous franchement. La tête de l'arrière-arrière-grand-père qui leur est revenue à eux. Son frère et lui. Nous rappeler à tous d'où on vient. Les Bordurier-Duchaussoix. De loin.

JEFFY : Du caniveau.

PAPA : Du caniveau.

JEFFY : On s'en sort pas.

PAPA : On peut pas dire qu'on s'en sort.

JEF : On le dit pas d'ailleurs, on sort.

Les deux autres le regardent sans comprendre.

JEF : On nous sort non ?

PAPA : Oui, mais ça bloque ça passe pas Jef comme il faudrait. Deux grosses têtes de rat dans un couffin, ça passe pas pour des gens. À peine sortis on a qu'une envie, de les tuer, les gens, avec leurs airs de se demander là ce qui nous arrive.



JEFFY: Même ma mère en avait les jetons d'en avoir deux.

PAPA: Deux comme ça. Attraper comme ça deux têtes de rat d'un coup, pour ma femme qui en voulait pas du tout on peut le comprendre qu'à deux c'est déjà trop.

JEF: C'est trop bête, un rat, avec même les poils.

Une écriture ludique

Bien que ce mot soit un peu galvaudé, «ludique» semble ici le meilleur adjectif pour qualifier l'écriture de Natacha de Pontcharra. En effet, les jeux de langage abondent, et c'est vraiment comme si les personnages jouaient à se renvoyer les mots comme on se renvoie la balle, dans un brillant numéro de duettistes :

JEF: On n'a pas parlé des filles.

JEFFY: C'est pas parce qu'on en a pas eu.

JEF: Des filles on en avait.

Autant qu'on voulait.

JEFFY: On les collectionnait.

Les filles on les avait toutes.

Dans la chambre.

Toutes toutes nues ou en culotte.

JEF: On les prenait.

On se les épinglait dans la chambre.

JEFFY: On les tirait.

On les dégrafait.

On se les arrachait de la Redoute, et collées au mur !

(*Les Ratés*, p.95)

On peut demander aux élèves de relever tous les mots dont le sens ambigu permet de décliner dans le dialogue plusieurs acceptions en fonction du contexte : verbe avec complément ou sans, sens propre et sens figuré, concret et abstrait... En déduire la misère affective et sexuelle des jumeaux, qui rêvent, puisqu'ils ne peuvent posséder. Les vertus métaphoriques du langage trouvent ici leur pleine réalisation.

On peut ensuite faire dire ou jouer le dialogue en travaillant de manière chorale, afin de donner tout son relief à cette litanie de la désespérance, qui défile sous le masque de la satisfaction.

Même exercice avec un extrait du début de la pièce :

JEF: C'est fermé Jeffy.

C'est bien.

C'est bien fermé.

JEFFY: Pour un mur c'est normal.

JEF: Y a sûrement un trou quelque part, je sens de l'air.

JEFFY: On est dehors Jef tu sens le vent.

JEF: Alors on est sortis ? On est sortis ?

JEFFY: Oui on est sortis.

JEF (heureux): On est sortis.

JEFFY: On est toujours sortis Jef.

On n'est jamais rentrés.

On est enfermés, bouclés, dehors.

Entrer dans le spectacle par le jeu

Gestes sans paroles

Rappelons-le, le théâtre, c'est avant tout du jeu, et le texte est secondaire. On peut faire sentir cette caractéristique aux élèves en leur proposant de jouer sans texte.

Les statues

Le jeu corporel bien connu de la statue peut trouver ici une variante intéressante pour faire expérimenter la gémellité. Un statuaire a pour partenaires deux élèves qui doivent se laisser faire. Le sculpteur, sans parler, avec des gestes doux et précis, sculpte l'attitude de ses deux camarades afin d'obtenir des corps jumeaux.

L'illusion des masques

Une des thématiques récurrentes de la pièce est l'utilisation de masques, qui permettent à Jef et Jeffy de passer inaperçus.

JEFFY: On s'est fait des masques, comme des têtes qu'on enfle.

JEF: ... Qui collent.

JEFFY: On peut appeler ça des têtes, tellement c'est bien fait.[...]

PAPA: Le latex ça revient bien. [...]

JEF: On tire et ça vient dans un sens et dans l'autre.

(*Les Ratés*, pp.94-95)

On demande aux élèves de se mettre par deux et de proposer des gestes qui permettent au public de comprendre qu'il s'agit non d'un visage, mais d'un masque. La question de l'ajustement, des poils qui dépassent, de la couture qui se voit peut aider les élèves à trouver des gestes éloquents.

Comme les deux personnages portent des masques, le jeu peut être mutuel, répétitif, en miroir ou en opposition.

Expérimenter le thème de la gémellité

Les enfants Jef et Jeffy sont jumeaux. Leur ressemblance ne peut que difficilement être obtenue par le physique des acteurs. Comme le théâtre est convention, il s'agit de faire comprendre au spectateur cette particularité par des artifices.

Demander aux élèves ce qui pourrait suggérer la ressemblance physique : par le costume bien évidemment, mais aussi par l'attitude, le geste. Répertorier leurs propositions, et les mettre à l'épreuve du plateau. Ainsi, constituer des duos et demander à chacun de venir sur scène avec une attitude (épaules rentrées, pieds écartés, genoux fléchis, mains dans les poches...), un geste, une démarche, un tic, une grimace, une prononciation, ou un objet qui permette au spectateur de saisir la gémellité. On peut travailler les déplacements, les gestes... Ajouter enfin le texte afin de travailler la prononciation : le rythme, la hauteur, un accent, un tic de fin ou de début de phrase, un mot systématiquement déformé...

Voici un extrait dans lequel puiser quelques phrases à travailler :

JEF: Bordier-Duchaussoix remplaçants,
jamais rentrés sur le terrain.

JEFFY: Jamais rentrés sur le terrain ?
Si, si. A la fin du match, si,
On rentrait sur le terrain.

JEF: A la fin si, merci, on rentrait pour
chercher le ballon.

JEFFY: Oui c'était quand même à nous le
ballon.

JEF: Bien sûr que c'était à nous. C'était celui
qu'on avait eu à Noël.

JEFFY: Ouais! C'était pas le ballon du taré
qui partait avec en courant.

JEF: Non c'était à nous le ballon, c'était le
ballon des deux ratés la tête dans le sac.

JEFFY: Il est taré lui de partir avec notre
ballon!?

JEF: Dieu nous le rendra Jeffy.

JEFFY: Dieu nous a toujours rendu nos
ballons merci.

JEF: Dieu nous a toujours rendu nos ballons
crevés par un taré.

JEFFY: Et papa nous a toujours engueulés.

(*Les Ratés*, pp.90-91)

Cet extrait permet aux élèves d'expérimenter le jeu des jumeaux en abordant la thématique de l'exclusion. Jef et Jeffy sont unis, interchangeables, et doivent faire face à un monde hostile où ils ne trouvent pas leur place. Dupés par leurs camarades qui acceptent leur présence dans l'équipe, sans jamais leur donner l'occasion de jouer, ils sont des victimes absolues d'un jeu cruel. Le spectateur comprend qu'ils sont littéralement exploités puisqu'on utilise leur ballon sans aucune contrepartie, que ce ballon est volé systématiquement, que cette situation se répète, qu'ils l'acceptent avec résignation ou sagesse, et enfin, que devant de telles injustices, ils ne peuvent trouver auprès de leur père ni réconfort, ni consolation. On peut aussi remarquer avec les élèves la similitude – donc la gémellité – des mots « ratés » et « tarés », tantôt désignant le voleur de ballon, tantôt désignant, par autodérision, les jumeaux qui se savent affligés d'une tare.

Le théâtre, lieu des conventions

Le théâtre n'est pas le cinéma : pas d'effets spéciaux, pas d'accélération du temps, de superposition d'images... Alors comment faire pour rendre vraisemblable cette monstruosité ? Nul besoin de masque comme dans le *Rhinocéros* de Ionesco, et l'astuce est formidable. Sur scène, les acteurs sont « normaux », mais laissent entrevoir que l'apparence est trompeuse et que ce que le spectateur voit est un leurre.

JEF: Stage de masque on a pris.

[...]

JEF et JEFFY: Initiation au secret du latex, à la carmination [...] à la perruque, à l'implantation de pores, à la dissimulation des poils.

JEF: On en a fait une tête en fin de stage.

JEFFY: On s'en est fait un masque pour cacher nos têtes de rats.

Pas des masques de figures simples.

JEF: Non, c'est pas simple parce qu'on a aussi des poils dans le cou.

JEFFY: On en a pas parlé mais on en a.

On s'en est fait des masques, comme des têtes qu'on enfle.

JEF: ... Qui collent.

PAPA: On peut appeler ça des têtes même, tellement c'est bien fait.

JEFFY: C'est très bien fait, très très bien fait.

PAPA: Le latex, ça revient bien.

(*Les Ratés*, pp.93-94)

Cette astuce d'écriture ôte tout problème de mise en scène, et elle atteint son but : le plaisir du spectateur est intense, car il ne peut s'empêcher d'imaginer qu'il y a vraiment une tête de rat sous le visage de l'acteur qu'il voit, alors qu'il sait pertinemment qu'il n'en est rien ! Exemple magistral d'illusion acceptée, de convention théâtrale voulue par le spectateur, de théâtre dans le théâtre réussi. Le trouble qui en sort est proprement jubilatoire.

Un théâtre cruel

On peut considérer cette pièce de Natacha de Pontcharra comme une pièce cruelle. L'accident génétique dont sont victimes les personnages les réduit à une existence honteuse. On les cache, sous des capuches, sous des masques, à l'extérieur, mais aussi à la maison. Ils doivent affronter toutes les étapes d'une vie d'enfant, d'adolescent, puis d'adulte : c'est ce fil-là que déroule la pièce. Cruauté des jeux d'enfants dont ils sont exclus, difficultés scolaires (« On a fait de longues longues études / on a drôlement approfondi / surtout le programme de troisième ») puis tentative d'insertion professionnelle. Nul doute que le spectateur s'identifie à ces personnages qui essaient d'avoir une vie normale quand tout les pousse à rester à la marge.

On peut demander aux élèves d'imaginer avant ou après le spectacle, quelle catégorie de personnes, quels aspects de la société sont représentés par Jef et Jeffy. Ils ne sont pas seulement des « handicapés », ils sont la métaphore de toutes les sources de différence et d'exclusion. Cette réflexion peut amener à un débat, ou une production écrite de type argumentatif, mais aussi une réécriture sur le mode des *Ratés*. Pour cela, le récit de l'épisode de la recherche d'emploi est intéressant.

Jef et Jeffy sont embauchés dans une grande surface. Mais là encore, la discrimination est sans pitié : leur nom d'abord les écarte du « rayon frais » où les « Jean » et les « Marc » peuvent arborer leur badge sans problème sur leur blouse.

JEF: Nos noms, Jef et Jeffy, ça leur dit rien.

JEFFY: Ça leur dit rien. Ça leur dit qu'on a des poils dans le cou.

(*Les Ratés*, p.101)

Jef et Jeffy rêvent de porter la « blouse crème », signe d'appartenance à une sorte d'aristocratie dans la piètre hiérarchie des vendeurs du supermarché. Mais cette blouse crème leur est refusée : certes, ils sont embauchés « aux fruits », mais ils portent une blouse « kaki » et vont appartenir à une sous-catégorie de vendeurs, comme on le voit :

JEF: Aux fruits, oui. On nous a pris .

On nous a envoyés à Auchan.

Après du parking.

JEFFY: Près du parking on nous a mis dehors.

JEF: Dehors, devant.

JEFFY: Devant, debout.

JEF: Sous l'enseigne.

Avec les cagettes dessous.

JEFFY: Les cagettes dessous, et les casquettes marquées.

JEF: Aux fruits.

Oui on nous a pris.

JEFFY: On nous apprend.

JEF: On nous apprend tous les rudiments de la vente rapide à la caissette, au plateau.

Sur tréteaux.

JEFFY: Sur tréteaux, très tôt, on venait. On avait une bonne pêche. [...]

L'hiver non, on n'avait plus la pêche.

Les Marc à l'intérieur avec les Jean,

Et nous dehors à se geler les alvéoles

Sous la pluie.

JEF: Plus il pleut, plus ça rigole à l'intérieur,

Au chaud dans les rayons.

(*Les Ratés*, pp.102-103)

Faire écrire aux élèves le récit d'une situation comparable, intégré dans un texte narratif ou comme ici, un dialogue de théâtre. Les personnages rêvent d'une place (dans le milieu professionnel, mais pas forcément, car on peut imaginer le même genre de déconvenue dans un club de sport, une association, un groupe musical, une bande d'amis...) et en obtiennent une autre, inférieure, du fait de leur différence.

Sur le thème de la discrimination, on peut chercher pour d'autres catégories de personnes les euphémismes dont fait état Jeffy à propos d'un de ses collègues :

JEFFY : Même si son grand père se faisait traiter de nègre son père est quand même passé homme de couleur. Pour que Zef finalement devienne un black. Les choses ont bien progressé pour les noirs. *(Les Ratés, p.104)*

Un exercice de réécriture de cet extrait est possible à partir des catégories identifiées par les élèves (« chômeurs », « clochards », « infirmes » ?... et leurs déclinaisons euphémisantes). Les textes obtenus peuvent ensuite être dits ou joués.

Un théâtre immoral

Faisant pendant à la cruauté qui est comme un fil directeur de la pièce, l'immoralité caractérise le dénouement. Peut-être est-il préférable de ne pas dévoiler la fin de la pièce aux élèves, et donc, de travailler la chute après avoir vu le spectacle.

Jef et Jeffy sont malmenés par la vie, par leurs pairs – quand ce n'est pas leur père. Ils semblent tout accepter, racontent sans se révolter leurs mésaventures, et leur apparente résignation trouve un peu de réconfort dans le fait qu'ils soient deux. Tour à tour ils se réchauffent, se consolent, s'apaisent mutuellement. Mais l'injustice à laquelle ils sont confrontés dans leur travail fait ressurgir une animalité qu'on croyait de surface seulement. Leur collègue Jacqueline injustement mise à la porte, ils se rebellent et subissent le même sort. C'est alors qu'ils décident de monter dans les bureaux, là où les « blouses » n'ont pas le droit d'aller. Licenciés, on doit leur retirer leur blouse, mais le masque humain part avec :

JEF : Elle veut nous retirer les blouses kaki, les fruits, les casquettes marquées.

Elle tire.

JEFFY : Elle tire et ça vient.

JEF : Ça vient bien.

JEFFY : Ça vient tout.

On avait les têtes qui collaient bien avec les blouses.[...]

JEF : Qu'est-ce qui nous restait ? faut le dire Jeffy pour les gens.

JEFFY : Une sacrée gueule de rat.

JEF : La gueule de l'arrière arrière grand-père qui nous est revenue à nous mon frère et moi lui rappeler à elle d'où on vient les Bordurier-Duchaussoix.

JEFFY : De loin du caniveau.

JEF : On s'en sort pas.

JEFFY : Deux gueules de rat d'un coup pour Madame Deflain.

On s'en sort pas.

(Les Ratés, pp.109-110)

Redevenus des rats au vu et au su de tous, ils se jettent sur Madame Deflain et la dépècent entièrement, « sans qu'on puisse rien y faire ».

Ce dénouement est pour le moins surprenant : dans la réalité, il ferait les gros titres de la presse comme signe d'une sauvagerie extrême. Donner aux élèves l'occasion d'y réfléchir doit les amener à distinguer le réel de sa représentation, la violence effective de la violence symbolique. Régler son problème de cette façon est absolument inacceptable – d'ailleurs, la didascalie finale feint de renouer avec la réalité en annonçant au lecteur/spectateur que Jef et Jeffy « purgent une peine à perpétuité pour le meurtre de Madame Deflain ». Mais qu'en est-il dans le spectacle ?

Cette punition nous paraît juste car elle répond à une série d'humiliations et de traitements inhumains qu'ont subis sans arrêt les deux héros. Pas un seul moment ne nous les a montrés acceptés, aimés pour ce qu'ils sont, rendus dignes par une situation. A la cruauté extrême de leur destin répond une barbarie sans nom.

Une autre approche est liée au genre et au registre de la pièce : c'est une pièce comique, et le registre ironique y est majoritaire. Nul doute que la dévoration de Madame Deflain fait rire le spectateur, du même rire que celui que déclenchent la punition des méchants dans les contes, les fables, les comptines pour enfants, mais aussi le grand guignol, les parodies de toutes sortes. Ce dénouement n'est pas sérieux, pas plus que ne l'était le point de départ de la pièce – ces enfants nés avec une tête de rat. Une phrase du père, détachée, ironique, confirme la jubilation éprouvée à imaginer qu'on puisse se venger d'un chef injuste de cette façon :

PAPA : [...] et puis ils sont pareils. Pas un pour rattraper l'autre. Quand il y en a un qui a commencé, par un bras, l'autre a

continué, par l'autre. Et ça s'est terminé comme ça, de fil en aiguille jusqu'au bout de Madame Deflain [...] (*Les Ratés*, p.81)

« C'est qui lui ? » ou le refus de l'autre

- La discrimination
- L'ethnocentrisme
- Le relativisme culturel
- La barbarie
- Le racisme
- L'humanité

Article 225-1 : La discrimination

Modifié par LOI n°2014-173 du 21 février 2014 - art. 15

« Constitue une discrimination toute distinction opérée entre les personnes physiques à raison de leur origine, de leur sexe, de leur situation de famille, de leur grossesse, de leur apparence physique, de leur patronyme, de leur lieu de résidence, de leur état de santé, de leur handicap, de leurs caractéristiques génétiques, de leurs mœurs, de leur orientation ou identité sexuelle, de leur âge, de leurs opinions politiques, de leurs activités syndicales, de leur appartenance ou de leur non-appartenance, vraie ou supposée, à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée.

Constitue également une discrimination toute distinction opérée entre les personnes morales à raison de l'origine, du sexe, de la situation de famille, de l'apparence physique, du patronyme, du lieu de résidence, de l'état de santé, du handicap, des caractéristiques génétiques, des mœurs, de l'orientation ou identité sexuelle, de l'âge, des opinions politiques, des activités syndicales, de l'appartenance ou de la non-appartenance, vraie ou supposée, à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée des membres ou de certains membres de ces personnes morales. » (www.legifrance.gouv.fr)

Le relativisme culturel

« On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il est nullement certain – l'histoire récente le prouve – qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion apparaît totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion « les bons », « les excellents », « les complets »), impliquant ainsi que les autres tribus groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature humaine, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou « d'oeufs de pou » [...] Dans les Grandes Antilles, après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était ou non, sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les



coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou les plus « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leur attitude typique. Le barbare c'est celui qui croit à la barbarie. » (Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, 1961)

L'ethnocentrisme

« Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. » (Montaigne, *Essais*, LIV. I; chap. XXI, 1580)

« Quand un supermarché, enseigne du capitalisme, se cache derrière son rayon fruits et légumes. »

- Économie et société

« L'absence de la mère ou la trop grande présence du père : qui se sent coupable ? »

- Le handicap, un obstacle à l'éducation ?

« Au théâtre, le diable c'est l'ennui », quand le silence parle.

« La seule justification de la forme théâtrale est la vie. (...) On va au théâtre pour retrouver la vie mais s'il n'y a aucune différence entre la vie en dehors du théâtre et la vie à l'intérieur, alors le théâtre n'a aucun sens. (...) Mais si l'on accepte que la vie dans le théâtre est plus visible, plus lisible qu'à l'extérieur, on voit que c'est à la fois la même chose et un peu autrement. (...) cette vie-là est plus lisible, plus intense parce qu'elle est plus concentrée. Le fait même de réduire l'espace, de ramasser le temps, crée une concentration. » (*Le Diable c'est l'ennui*, Peter Brook, 1989)

- Du texte au plateau : comment donner vie à une écriture singulière.
- Une fatalité sociale qui mène au tragique.
- Un accident génétique, on peut en rire.

LA COMPAGNIE

« Il n'est que de passer la tête, un jour d'hiver, par la grosse porte de bois qui ferme la cour du festival d'Avignon, pour saisir qu'au théâtre aussi les hommes sont seuls et qu'ils peuvent tout. »

— ROLAND BARTHES

La Compagnie Roquetta

Depuis sa création en 2003, la Compagnie Roquetta travaille avec tous les textes d'hier et d'aujourd'hui qui disent le monde, mais aussi avec des formes théâtrales dénuées de parole qui le signifient tout autant. Ses spectacles visent tous les publics et portent la même marque de fabrique : la recherche de formes d'expression propres à donner vie sur scène et à trifouiller l'imaginaire sous toutes ses latitudes...

Les membres de la compagnie comptent avec les auteurs vivants - Natacha de Pontcharra, *Les ratés*, Israël Horovitz, *À bout de couple*. L'audace de leurs écritures les jette sur la brèche du monde; elle les encourage à réévaluer sans cesse leur travail devant le public et elle est le gage de leur capacité à se renouveler. Leurs risques sont aussi les leurs.

Enfin, la compagnie Roquetta pousse les murs de lieux insolites, tels que les Archives Départementales, les musées, les chapelles... Rencontres imprévues, autres regards, captations aventureuses, façons du masque défient l'émotion, la déplacent et la mettent en parenthèses là où elle n'était pas attendue.

Prochaines dates de tournées des *Ratés*:

- Aulnay-sous-Bois, Théâtre Jacques Prévert, le 24 mars 2015 à 20h
- Alzonne, Théâtre AVEC, le 28 avril 2015 à 20h
- Carvin, Centre Culturel Eiffel, le 29 mai 2015 à 20h
- Châtenay-Malabry, Théâtre de Firmin Gémier, La Piscine, sept-oct 2015

Compagnie Roquette
9 rue de la fraternité 93130 Noisy-le-sec
jcall3@wanadoo.fr
www.roquette.com

Contact diffusion:
Emmanuelle Dandrel, 06 62 16 98 27, e.dandrel@aliceadsl.fr



Natacha de Pontcharra, autrice

Autrice d'une quinzaine de pièces, Natacha de Pontcharra explore les bas-fonds de l'âme et de la société à travers des personnages souvent exclus d'une évolution sociale, seuls même entourés, piégés dans un système qui les abandonne et les contraint, soit à abdiquer, soit à une permanente révolte. Plusieurs de ses pièces sont traduites à l'étranger. Elle est principalement publiée aux Éditions Quartett, ainsi qu'aux Impressions Nouvelles et chez Lansman. Elle est également membre des Écrivains Associés du Théâtre (EAT) et de la Coopérative d'Écriture initiée par Fabrice Melquiot.



Fanny Malterre, metteuse en scène

Comédienne issue du conservatoire: piano, alto et art dramatique à Paris, elle achève sa formation sous la direction de Gérard Grobman. Elle joue pour de nombreuses compagnies des rôles du répertoire, puis se tourne vers la création contemporaine avec la Compagnie Roquette. Formatrice auprès du Théâtre Prévert d'Aulnay-sous-Bois et du Forum de Blanc-Mesnil, elle met aussi en vie des lieux insolites: églises, archives... *Les ratés* sont le fruit d'une réflexion indissociable d'une pratique théâtrale, mise au service d'une langue incisive et déroutante, qui renouvelle notre vision du monde.



Jean-Christophe Allais, (Jef)

Comédien autodidacte, il interprète des rôles variés pour de nombreuses compagnies. Il pratique l'art du masque et l'enregistrement en studio. Il participe aussi aux décisions artistiques de la Compagnie Roquette. Avec Jean-Paul Vigier, il réalise des spectacles pour les Archives Départementales et expérimente le rapport entre musique et poésie (*Mots d'Afrique*). Il est l'auteur d'un drame urbain (*Non Lieu*) et d'une pièce (*Les Rouifs*). Au cinéma, il a tourné récemment en anglais sous la direction d'Israël Horovitz (*My old lady*, 2014).



Jean-Yves Duparc, (Papa)

En sortant de l'ENSATT, il entre au Cirque Baroque avec Christian Taguet comme clown et acrobate, travaille ensuite avec Rainer Wettler. Parallèlement, il poursuit un travail de recherche sur le chant tragique avec Zygmunt Molik et Catherine Riboli. Il a aussi travaillé avec Ricardo Lopez-Munoz, Paul Golub, Guy Freixe, Alain Batis... Depuis lors, il se consacre à l'interprétation de textes contemporains par des lectures à la SACD, au Rond-Point, et par des enregistrements de pièces radiophoniques à France-Culture. Au cinéma ou à la télévision, il a tourné sous la direction de Martine Dugowson, Elisabeth Rappeneau, Christian Vincent, Marc-André Grynbaum, Sarah Lévy, Alain Lombardi, Daniel Cling, Guillaume Clayssen...



Rainer Sievert, (Jeffy)

Il a été formé à l'École Internationale de Mimodrame Marcel Marceau et à la Hochschule für Musik und Theater à Hanovre, en Allemagne. Il a travaillé au théâtre sous la direction de Gwenhaél de Gouvelo, Paul Golub, François Kergourlay, Serge Noyelle, Christophe Rauck, Ariane Mnouchkine, Guy-Pierre Couleau... Il a tourné pour la télévision et le cinéma sous la direction de Robert Guédiguian, Jean-Paul Salomé, Frédéric Ballekjian, Jean-Pierre Sinapi et Jean-Martial Lefranc. Enfin, il a mis en scène *Tchekhov côté Jardins* pour le Centre Dramatique de la Courneuve, *France-Allemagne*, une création en collaboration avec Joslyn Lagarrigue et Marc Wels, jouée au Lucernaire en 2014.

LES RENCONTRES DU VENDREDI

Tous les vendredis soir, le Lucernaire vous donne rendez-vous pour prolonger votre expérience de spectateur autour d'un verre. Rencontre avec l'équipe artistique et Natacha de Pontcharra, l'autrice le vendredi 20 février à l'issue de la représentation. L'agenda des rencontres du vendredi: www.lucernaire.fr

INFORMATIONS PRATIQUES

Le Lucernaire
53, rue Notre Dame des Champs 75006 Paris

Direction: Philippe Person

Le Lucernaire est bien plus qu'un théâtre. C'est aussi trois salles de cinéma Art et Essai, un restaurant, un bar et une librairie.

Il appartient aux éditions de l'Harmattan. Il fonctionne à plus de 95% en recettes propres. Pour le théâtre, il reçoit une aide au fonctionnement de la Ville de Paris et une aide à l'équipement de la Région Ile-de-France.

Comment venir ?

En Métro : ligne 12 (Notre-Dame des Champs), ligne 4 (Vavin ou Saint Placide) et ligne 6 (Edgar Quinet)

En Bus : Lignes 58, 68, 82, 91, 94, 96

En Train : Gare Montparnasse

Horaires d'ouverture

Le Lucernaire est ouvert tous les jours de l'année, sans exception.

Retrouvez les horaires de l'ensemble de nos activités sur notre site internet.

Comment réserver ?

- vos places de spectacles et de cinéma :

- sur internet : www.lucernaire.fr
- par téléphone au 01 45 44 57 34
- sur place aux horaires d'ouvertures

- pour un groupe (CE, scolaire, association) :

- par téléphone au 01 42 22 66 87 du lundi au vendredi de 10h à 13h et de 14h à 18h
- par email : livia.communication@lucernaire.fr

- votre table au restaurant :

- par téléphone : 01 45 48 91 10

Accueil Handicap :

Sensibles à l'accueil de tous les publics, le Lucernaire collabore avec des associations permettant aux spectateurs déficients visuels et aveugles d'assister aux représentations et aux projections dans les meilleures conditions.

Pour le théâtre, contactez le Centre de Ressource Culture et Handicap pour réserver un souffleur au 01 42 74 17 87.

Au cinéma, un système d'audio description existe pour certains films, renseignez vous sur notre site internet et à l'accueil.

Restez informés de toute notre actualité en nous suivant sur notre page  Facebook et sur  Twitter.

Notre environnement est fragile,
merci de n'imprimer ce dossier qu'en cas de nécessité.

LUCERNAIRE

53 RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS 75006 PARIS. TÉL : 01 42 22 66 87 WWW.LUCERNAIRE.FR